

### Le traducteur tout-terrain : la bonne à tout faire ?

William Desmond

Dans le domaine de la traduction, et de celle de l'anglais, notamment, les traducteurs se voient demander d'exercer leur talent dans les domaines les plus variés et souvent les plus incongrus, et deviennent au bout de quelques années (s'ils s'en sortent sans casse) des spécialistes de la non-spécialité. On passera ainsi d'un article d'économie politique à un livre d'art maya, à un roman policier, à une biographie de star, à une étude sur les jardins anglais du Devon, ou à la notice explicative du dernier camescope.

Peut-on sérieusement faire tout cela ? est la question que, de l'extérieur, on peut légitimement se poser. Comme toujours en traduction, la réponse n'est pas simple et ne peut pas l'être.

Le traducteur à qui l'on propose un texte doit pouvoir en évaluer rapidement ce qu'on pourrait appeler *le degré de spécialisation*. A partir d'un certain niveau, il est presque plus important de bien connaître le domaine concerné que l'anglais. Ainsi, un article de dermatologie d'une revue médicale spécialisée sera-t-il peut-être mieux traduit, ou en tout cas mieux compris, par un dermatologue français ayant des rudiments d'anglais (et ayant fréquenté congrès et colloques) que par un traducteur professionnel que l'acné juvénile n'a jamais touché. En revanche, on nous propose toute une gamme de textes qui, tout en concernant un domaine d'activité humaine précis, ne demandant pas des connaissances de spécialistes pour être compris, et donc traduits : ils exigent ce qu'on peut appeler des *connaissances générales*, tout bêtement.

C'est-à-dire que l'une des qualités fondamentales du traducteur tout-terrain (une fois admis qu'il connaît la langue-source et manipule correctement, le français) est cette capacité à connaître une somme de choses assez vertigineuse, pas forcément

utiles à première vue, mais qui, par recoupement avec telle ou telle autre, lui permettront d'être à l'aise dans les domaines les plus divers; cette capacité s'entretient (faut-il le préciser ?) grâce à une curiosité intellectuelle qui doit être la plus variée et la plus gourmande possible : *Je suis homme, et rien de ce qui est humain...* l'antique aphorisme est la clé de cette curiosité.

Un « tout-terrain » est un lecteur de revues, et pas seulement littéraires; il doit connaître l'actualité non seulement politique, mais aussi économique, sociale, artistique, scientifique, etc. Et savoir retenir sans faire de confusion ni d'amalgame; cette mémoire des faits et des événements s'entretient, se cultive et peut devenir une seconde nature.

A ce compte, il est aussi évident que ne peut être considéré comme « tout-terrain » que le traducteur ayant un minimum de « bouteille. » Avoir voyagé, exercé des métiers divers, touché à plusieurs disciplines (scientifiques, intellectuelles, artistiques ou sportives), même passagèrement, est d'une aide inestimable; un ou plusieurs divorces, comme me disait un collègue, sans être souhaitable(s), c'est pas mal non plus...

Mais comme il faut bien commencer un jour sa carrière, et qu'il n'y a aucune raison de l'interdire aux jeunes que ce métier passionne, quel conseil donner à un débutant ?

S'efforcer de trouver une traduction dans un domaine de prédilection, ou dont le contexte général vous est suffisamment familier pour que vous vous sentiez immédiatement à l'aise; pour que vous avez l'impression (justifiée) d'être en terrain de connaissance. Refusez, par exemple, un ouvrage sur l'histoire de l'aviation si vous ne savez même pas que le Dakota est l'autre nom du Douglas DC-3, ou que pour les Américains, le premier homme à avoir volé dans un plus lourd que l'air n'est pas Clément Ader, mais Orville Wright; ou un manuel de jardinage si vous ignorez la différence entre le terreau et terre de bruyère.

On peut objecter que dictionnaires et encyclopédies ne sont pas faits pour rien, transition toute trouvée pour le second point sur lequel je voulais mettre l'accent. En effet : mais encore faut-il savoir ce que l'on doit chercher et comment le trouver. En plus, il n'y a jamais *tout* dans une encyclopédie, aussi bien faite soit-elle. Bien entendu, on peut se procurer ou consulter les ouvrages de références d'un domaine donné (une autre histoire de l'aviation, par exemple); mais ce procédé a le défaut d'être soit onéreux soit très coûteux en temps (ceux qui ont perdu des journées entières à la Nationale me comprendront.). Si, à cause de votre besoin obsessionnel de tout vérifier, vous n'avancez qu'au rythme de deux pages de traduction par jour, jamais vous ne gagnerez votre vie en exerçant votre métier. Cela dit, il reste qu'un traducteur tout-terrain se doit d'avoir à portée de la main une ou plusieurs encyclopédies et de ne pas hésiter à les consulter au moindre doute. Ce sont des ouvrages forts chers, et il ne faut pas se tromper là-dessus. On peut évidemment conseiller l'*Encyclopédia Britannica*, mais elle a l'inconvénient de vous donner les noms rares ou les graphies

exotiques en anglais, et non en français. Je déconseille l'achat de l'*Encyclopédia Universalis*, en dépit, de la qualité de ses articles. Elle est beaucoup trop théorique, elle est très faible sur le plan historique, fait la part belle à des artistes chinois du quinzième siècle parfaitement inconnus, ce qui serait très bien si ce n'était aux dépens de faits culturels occidentaux qui se retrouvent à la portion congrue, et présente des lacunes patentes. On peut en revanche conseiller le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*, très polyvalent, aux schémas explicatifs très clairs, auquel ne manque, pour être parfait, qu'un système de renvois d'article à article (que l'on trouve, en revanche dans *L'universalis*.) Bien entendu, si vous avez la possibilité de vous spécialiser dans un domaine de traduction, il vous faudra avoir à portée de la main les ouvrages de référence pertinents; vous ne pouvez passer votre temps à courir les bibliothèques (en histoire de l'art, par exemple, les catalogues d'exposition sont des mines de renseignements). Il existe bien entendu d'autres encyclopédies généralistes, et c'est à chacun de trouver celle qui lui convient le mieux. Cette question n'a rien de mineur, car avoir une bonne documentation sous la main a un effet non seulement sur la qualité de votre travail, mais aussi sur votre rendement, et l'investissement financier n'est pas négligeable.

Ce qui conduit logiquement à parler de l'instrument de travail, et de la nécessité absolue, aujourd'hui, pour le traducteur professionnel à plein temps, d'une machine à traitement de texte. C'est incontournable, et le sera de plus en plus; je crois qu'il n'y a pas besoin de s'y étendre.

Je sais qu'il est difficile, pour un débutant sans travail, de refuser une proposition; le texte a beau être d'un intérêt nul pour lui, ou présenter des difficultés de compréhension qui l'obligeront à de véritables travaux d'archéologie, il est tenté d'accepter. C'est risquer des déboires de deux ordres : perdre tellement de temps en travaux annexes que faire des ménages serait plus rentable; et finir avec la réputation de fumiste auprès d'un éditeur qui se gardera bien de vous rappeler. Mes deux derniers refus ont ainsi été motivés : dans le premier cas, il s'agissait d'un roman qui me tombait des mains tant il m'ennuyait; dans le second, de la biographie (traitée en hagiographie) d'un personnage qui m'était tellement antipathique que j'aurais certainement saboté mon travail. Je ne le regrette pas; j'ai trouvé autre chose, qui me convient mieux.

J'espère que ces quelques réflexions simples, qui me sont inspirées après environ quatre-vingt-dix traductions (toutes publiées ou en cours), pourront être utiles à nos jeunes consœurs et confrères.